FACULTE DE MEDECINE ET DE PHARMACIE
DE BORDEAUX

ANNÉE 1888-89 N° 17

ESSAI

SUR LA

TOPOGRAPHIE MÉDICALE

DE L'ARCHIPEL DES NOUVELLES-HÉBRIDES

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

PRÉSENTÉE ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT LE 11 FÉVRIER 1889

PAR

Félix-Grégoire-Marie-Pierre-Mathieu GAILLARD

Né à Plouharnel (Morbihan), le 21 septembre 1860.

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

MM. MORACHE,	professeur,	*président.*
LAYET,	professeur,	*juges.*
ARTIGALAS,	agrégé,	
LAGRANGE,	agrégé,	

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

BORDEAUX
Imprimerie Vve Cadoret
17 — Rue Montméjan — 17
1889

FACULTE DE MEDECINE ET DE PHARMACIE
DE BORDEAUX

ANNÉE 1888-89 N° 17

ESSAI

SUR LA

TOPOGRAPHIE MÉDICALE

DE L'ARCHIPEL DES NOUVELLES-HÉBRIDES

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

PRÉSENTÉE ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT LE 11 FÉVRIER 1889

PAR

Félix-Grégoire-Marie-Pierre-Mathieu GAILLARD

Né à Plouharnel (Morbihan), le 21 septembre 1860.

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

MM. MORACHE,	professeur,	*président.*
LAYET,	professeur,	*juges.*
ARTIGALAS,	agrégé,	
LAGRANGE,	agrégé,	

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

BORDEAUX
Imprimerie Vve Cadoret
17 — Rue Montméjan — 17
1889

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. PITRES..... Doyen. | M. DENUCÉ... Doyen honoraire.

PROFESSEURS :

MM. DENUCÉ..... } Professeurs honoraires.
MICÉ..... }

Clinique médicale	MM. PICOT.
	PITRES.
Clinique chirurgicale	DEMONS.
	LANELONGUE.
Pathologie interne	DUPUY.
Pathologie externe	AZAM.
Pathologie et thérapeutique générales	VERGELY.
Thérapeutique	De FLEURY.
Médecine opératoire	MASSE.
Clinique obstétricale	MOUSSOUS.
Anatomie pathologique	COYNE.
Anatomie	BOUCHARD.
Histologie et Anatomie générale	VIAULT.
Physiologie	ORÉ.
Hygiène	LAYET.
Médecine légale	MORACHE.
Physique	MERGET.
Chimie	BLAREZ.
Histoire naturelle	GUILLAUD.
Pharmacie	FIGUIER
Matière médicale	PERRENS.
Médecine expérimentale	JOLYET.
Clinique ophtalmologique	BADAL.

AGRÉGÉS EN EXERCICE

SECTION DE MÉDECINE

Pathologie interne et Médecine légale	ARNOZAN.
	RONDOT.
	ARTIGALAS.
	MOUSSOUS.
	DUBREUILH.

SECTION DE CHIRURGIE ET ACCOUCHEMENTS

Pathologie externe	BOURSIER.
	PIECHAUD.
	LAGRANGE.
	POUSSON.
	DENUCE.
Accouchements	LEFOUR.

SECTION DES SCIENCES ANATOMIQUES ET PHYSIOLOGIQUES

Anatomie et Physiologie. MM. PLANTEAU. FERRÉ. | Histoire naturelle..... M. NABIAS.

SECTION DES SCIENCES PHYSIQUES

Pharmacie	MM. CARLES.
Physique	BERGONIÉ.
Chimie et Toxicologie	DENIGÈS.

COURS COMPLÉMENTAIRES

Clin. méd. des enfants.	MM. N....	Clin. des mal. vénér.	N.
Clin. chir. des enfants.	PIÉCHAUD	Clin. des mal. ment..	N.
Accouchements.....	LEFOUR, agr.	Chimie.....	M. CARLES, agr.

Le Secrétaire de la Faculté, LEMAIRE.

« Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les » Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propre à leurs auteurs » et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation. »

A LA MÉMOIRE DE MA MÈRE

A LA MÉMOIRE DE MON PARRAIN M. E.-A. HOUSSET

A MA FAMILLE

A MES AMIS

A mon Président de Thèse

MONSIEUR LE PROFESSEUR MORACHE

Directeur du Service de santé du 18e Corps d'armée, Professeur de Médecine légale,
Officier de la Légion d'honneur, Officier de l'Instruction publique,
Membre correspondant de l'Académie de Médecine.

PRÉFACE

En prenant pour sujet de notre thèse inaugurale un Essai sur la topographie médicale de l'archipel des Nouvelles Hébrides, nous n'ignorions pas que la tâche devait être difficile et que ce travail serait forcément très incomplet. Mais nous avons cru que, si sommaire que dût être cette étude, il ne serait peut-être pas sans intérêt d'essayer de faire connaître ce pays, dépendance naturelle de la Nouvelle-Calédonie, par sa situation géographique. Nos troupes l'ont occupé pendant près de deux ans et sans doute un jour sa prise de possession définitive viendra augmenter notre empire colonial dans l'Océanie. L'archipel des Nouvelles Hébrides est très peu connu et la plupart des auteurs, dont les ouvrages ont trait aux îles du Pacifique, n'en font pas mention ou lui consacrent seulement quelques lignes. Nous avons lu le récit des voyages de Cook, qui découvrit la majeure partie des îles de l'archipel et l'ouvrage du Rév. Robert Steel intitulé : « *The New. Hebrides and Christian missions.* » Pour la pathologie, nous avons consulté le *Traité clinique des maladies des pays chauds* de Corre et l'*Essai sur la topographie médicale et hygiénique de la Nouvelle-Calédonie,* écrit en 1860 par le Dr de Rochas. Mais c'est surtout dans les rapports inédits, déposés à l'hôpital militaire de Nouméa, des médecins-majors qui se sont succédé dans les postes de Port-Havannah et Port-Sandwich que nous avons pris nos principaux renseignements. C'est en joignant

nos observations personnelles aux documents puisés aux sources que nous venons de dire, que nous avons composé le modeste travail pour lequel nous sollicitons la bienveillance de nos juges. Nous prions M. le professeur Morache, qui a bien voulu nous faire l'honneur d'accepter la présidence de cette thèse, d'agréer l'hommage de notre profonde reconnaissance.

ESSAI

SUR

LA TOPOGRAPHIE MÉDICALE

DE L'ARCHIPEL DES NOUVELLES-HÉBRIDES

L'archipel des Nouvelles-Hébrides, compris entre 20°3 et 14°35 de latitude sud; 164° et 168° de longitude est, est situé à 200 milles environ de la Nouvelle-Calédonie au sud-ouest, et à égale distance de l'archipel Salomon au nord-ouest. Trente îles environ sont habitées; mais plusieurs sont des îlots sans importance, groupés au voisinage de terres plus considérables. Parmi ces dernières, une douzaine seulement méritent d'arrêter l'attention par leur étendue, leurs ports et les ressources qu'elles offrent. On les divise habituellement en deux groupes, sud et nord. Le groupe sud comprend :

Annatom, Erronan ou Futuna, Tanna ou Ipara, Immer ou Aniwa, Erromango.

Dans le groupe nord, nous trouvons successivement : Vaté ou Sandwich, une série de petites îles dont les principales sont Trois-Monts, Deux-Monts, et le petit groupe des Shefferd, Api, Mallicolo, Ambrym, Malo ou Saint-Barthélemy, Pentecôte ou Aragha, Aurora ou Maïwo, Aoba ou île des Lépreux et enfin la grande île d'Espiritu Santo ou Neuwin.

Historique.

Le premier européen qui vint aux Nouvelles-Hébrides fut le navigateur espagnol Pedro-Fernando de Quiros, qui jeta l'ancre le 30 avril 1606 dans une vaste baie qu'il nomma Port de la Vera-Cruz. Il appela la terre qu'il venait de découvrir « Tierra del Espiritu Santo » ; ce nom a été conservé et c'est ainsi que 'on désigne encore aujourd'hui l'île la plus septentrionale de l'archipel. Quiros jeta sur les rives d'une rivière « le Jourdain », les fondements d'une cité, la Nouvelle Jérusalem. L'occupation espagnole fut éphémère : les maladies et l'hostilité des indigènes obligèrent les Espagnols à quitter au bout de très peu de temps leur nouvelle colonie. Il n'existe plus de traces de cette occupation et c'est en vain que l'on a cherché à retrouver les vestiges de la cité décrite par Quiros. Il s'écoula près d'un siècle et demi avant l'arrivée d'autres navigateurs dans ces parages. En 1768, Bougainville, dans son voyage d'exploration avec la *Bondeuse* et l'*Etoile*, revit l'île découverte par Quiros, découvrit les îles Maïwo et Aragha, qu'il nomma Aurora et Pentecôte, et débarqua dans l'île d'Aoba qu'il appela « Ile des Lépreux ». Il prit possession d'Aoba au nom du roi de France et désigna la partie de l'archipel qu'il venait de découvrir sous le nom d'archipel des Grandes-Cyclades. Ce fut seulement huit ans plus tard, en 1774, que Cook découvrit les autres îles de l'archipel et groupa les terres qu'il venait de visiter avec les grandes Cyclades de Bougainville, sous le nom d'archipel des Nouvelles-Hébrides.

Description.

Les Nouvelles-Hébrides forment un ensemble montagneux dirigé du sud sud-est au nord nord-ouest; leur chaîne unique au sud se scinde vers la partie moyenne de l'archipel, à l'île d'Api en deux groupes, l'un oriental, l'autre occidental. Elles sont toutes d'origine volcanique. Jadis les volcans ont été nombreux, ainsi que le prouve l'existence d'anciens cratères dans un certain nombre d'îles. Il n'existe actuellement que trois volcans en activité : Tanna, au sud, qui est le plus actif et le plus violent, Lopévi et Ambrym dans le nord. La plupart des îles portent des traces évidentes d'anciens soulèvements brusques ou lents, dont quelques-uns sont d'origine très récente. En général, un ou plusieurs sommets à arêtes franchement accusées forment la charpente principale de l'île. De ce centre rayonnent un certain nombre de contre-forts, collines irrégulières dont le plus souvent les dernières pentes arrivent jusqu'à la mer. Il n'y a pas de plaines à proprement parler, mais plutôt d'étroites zones de basses-terres près du rivage.

Les îles du sud ont une forme plus ou moins arrondie; celles du nord sont plus longues que larges et ont leur plus grand diamètre dans la direction de l'Archipel. Toutes sont montagneuses, très boisées, dépourvues de récifs sur beaucoup de points du littoral et séparées les unes des autres par de profonds canaux. Elles ont une végétation identique, et les conditions climatériques sont les mêmes; toutefois il faut ajouter que la température moyenne est plus élevée dans les îles du nord que dans le groupe sud.

Le plan restreint de ce travail ne nous permettant pas de passer en revue chacune des Hébrides, nous décrirons seulement d'une façon sommaire les îles de Vaté et Mallicolo, où furent créés les postes militaires de Port-Havannah et Port-Sandwich.

Vaté ou Sandwich. — Vaté ou Sandwich comprend l'île principale de Vaté, les petites îles Déception et Protection qui limitent avec la grande terre la belle rade de Port-Havannah, l'îlot de Mélé dans la baie de ce nom et quelques autres îlots sans importance dans la rade de Port-Vila. Vaté, à 60 milles au nord-ouest d'Erromango, est situé entre 17°29 et 17°45' de latitude, par 166°36 de longitude; son circuit est de 75 milles environ. Cette île est moins montagneuse que celles du sud : l'altitude moyenne est de 800 pieds. Les montagnes forment un massif irrégulier, dominé dans l'est par le mont Tombelet; tantôt dentelées et escarpées, ailleurs arrondies en dôme, elles sont généralement couvertes d'une végétation luxuriante : mais, par endroits, la terre rougeâtre et nue s'étale en larges plaques d'où émergent de gros blocs de corail. Les côtes est et nord-est, peu connues, sont hérissées de récifs qui en rendent l'abord dangereux. Les côtes sud, sud-ouest et nord-ouest présentent un certain nombre de baies et deux rades importantes : Port-Vila et Port-Havannah. Port-Vila, sur la côte ouest, au sud d'une vaste baie nommée baie de Mélé, au pied d'une colline haute et verticale, ressemble à un lac arrondi, protégé du côté du large par un îlot madréporique à peine recouvert par une mince couche d'humus, mal boisé et qui a au plus 2 kilomètres carrés de superficie. Ce mouillage est plus pittoresque que sûr, à cause du fond de corail et des variations brusques de profondeur de l'eau. Sur les collines qui forment le fond de la rade se trouvent les comptoirs et les caféeries de

la Compagnie Néo-Calédonienne, ainsi que quelques plantations exploitées par des colons européens.

Ce fut dans le voisinage de Port-Vila, dans une vallée située derrière les collines du rivage et nommée Lacole, que furent installés les colons envoyés par la Société française de colonisation. Il eût été difficile de faire choix d'un pire emplacement : cette vallée, encaissée de toutes parts, est complètement privée de l'effet salutaire et pour ainsi dire indispensable dans ces parages, des brises du large. Bordée à l'ouest par un ruisseau bourbeux entouré de grands marécages, elle est en partie noyée dans la saison des pluies : en tous temps l'humidité y est excessive et la chaleur plus forte que dans les endroits voisins. Aussi le résultat de cet essai de colonisation a-t-il été déplorable. Malgré les promesses de la Compagnie Néo-Calédonienne, aucune disposition n'avait été prise pour recevoir les nouveaux-venus : entassés pêle-mêle dans les hangars de la Compagnie à Port-Vila, ils durent attendre un long temps avant que l'emplacement de leur installation définitive fût désigné, épuisant ainsi dans une oisiveté forcée, les maigres ressources qu'ils apportaient de France. A peine installée dans cette vallée de Lacole, que les indigènes, qui en connaissaient l'insalubrité, avaient fuie jusqu'à ce jour, la petite troupe ne tarda pas à être ravagée par la malaria et la dysenterie. Les premières victimes furent les enfants : la plupart de ces malheureux colons, réunissant leurs dernières ressources, ne tardèrent pas à fuir ce lieu inhospitalier et s'embarquèrent pour Nouméa. L'un d'eux, jeune homme de 23 ans, succomba avant la fin de la traversée; les autres durent entrer pour la plupart à l'hôpital. Lors de notre dernier passage à Lacole, il ne restait plus que deux ménages et un colon célibataire; ces malheureux minés par la fièvre, la face terreuse, présentaient les symptômes d'une cachexie avancée. Deux enfants surtout, les derniers qui se

trouvaient à Lacole, avaient un aspect lamentable et nous ne doutons pas qu'ils ne soient morts peu de temps après notre départ, si les parents n'ont pas suivi nos pressantes exhortations de fuir le plus tôt possible ce séjour malsain.

La grande rade de Port-Havannah au nord-ouest est un des ports les plus sûrs et les plus fréquentés des Hébrides. Elle est limitée au nord par une vaste plaine très boisée dans la partie attenant à la mer où viennent se déverser quelques ruisseaux vaseux. Cette plaine est couverte plus loin de pâturages coupés çà et là, de grands bouquets de roseaux dans les lieux où l'eau stagnante forme marais. Puis le rivage s'incurve brusquement en se dirigeant de l'est à l'ouest, laissant entre la mer et une série de plateaux parallèles au littoral une bande étroite de basses-terres, large au plus de 800 mètres, où fut installé le poste militaire.

Les plateaux, dont l'aspect singulier frappa les premiers navigateurs, témoignent d'une façon très marquée des nombreuses secousses et des soulèvements que l'île a subis. Au nombre de cinq, disposés en retrait les uns sur les autres, ils forment une suite de terrasses séparées entre elles par une pente escarpée ; ils sont couverts d'une herbe haute et de roseaux qui de loin leur donnent l'aspect de belles prairies. Chacun de ces gradins est en outre traversé de distance en distance par des masses de roches compactes, qui interceptent les lignes de stratification et tranchent par leur aridité avec la verdure environnante. Le cinquième plateau, élevé de 300 mètres environ au-dessus du niveau de la mer, constitue une longue plaine ondulée, à l'aspect désolé, où de tous côtés de gros blocs de corail émergent du sol : elle est recouverte d'une mince couche d'humus où poussent de rares pandanus, des lianes rampantes et de maigres graminées.

Le terrain où fut installé le poste militaire forme un rectangle mal ombragé par de rares cocotiers, dont le plus grand nom-

bre fut encore abattu pour raisons stratégiques. A l'est, un ruisseau, la Loé, séparait le camp de la grande plaine du nord-est et des comptoirs de la Compagnie Néo-Calédonienne : ses eaux vives et limpides coulant sur un fond de corail, en une série de petites cascades, se jettent à la mer après un parcours de 300 mètres; le cresson pousse en abondance sur ses rives ombragées de grands bouraos. Un second ruisseau, aux eaux claires, limitait le camp à l'ouest. De ce point s'étend le long du rivage, jusqu'à une pointe sablonneuse occupée par la mission anglaise, une forêt marécageuse, coupée de clairières converties en plantations par les indigènes. L'eau des ruisseaux de Port-Havannah, dont le cours est constant, a été analysée par le médecin-major du *Magellan*. Voici le résultat de l'analyse : Pas de matières organiques par le chlorure d'or; pas de chlorure par le nitrate d'argent; précipité blanc abondant par le chlorure de baryum. En somme, cette eau est séléniteuse, mais cuit cependant assez bien les légumes.

Le terrain du camp était élevé de $2^{m}50$ environ au-dessus du niveau des hautes mers : le sol est formé de coraux, recouverts d'une couche d'humus de profondeur variable, mais ne dépassant pas en moyenne 25 ou 30 centimètres. Les trous que l'on dut creuser pour les constructions et notamment pour la poudrière, dont la profondeur atteignait 1^{m} 50, ne décelèrent en aucun point la présence de l'argile. Ce sol poreux laissait filtrer les eaux en temps ordinaire; mais à l'époque des grandes pluies, la rapidité d'absorption n'étant plus en rapport avec la quantité d'eau tombée, il en résultait de petits marécages fort préjudiciables à la santé des hommes. Nous devons ajouter que la terre est d'une fertilité grande; un jardin créé par les soldats fournit en toutes saisons et en abondance des légumes variés au détachement.

L'île Déception, qui fait face au poste et avec la petite île Pro-

tection au sud-ouest, limite la rade de Port-Havannah, est un long îlot madréporique bordé du côté du large de hautes falaises ravinées par les flots. Couvertes d'une végétation rabougrie constituée par des arbres de faible jet et poussant dans les interstices du roc, les collines de Déception s'inclinent en pente douce du côté de la rade. Le littoral, sablonneux dans quelques points, est généralement marécageux et garni de palétuviers.

Nous ne dirons pas grand'chose sur le logement des troupiers. Il se composait de huit baraques (modèle 1854, campagne de Crimée); de ces huit baraques, une servait d'infirmerie, une deuxième de cambuse et une troisième était réservée aux sous-officiers. Les baraques avaient une longueur de 10 mètres sur 5^{m}50 de largeur ; les murs, hauts de 1^{m}40, supportaient des formes en tôle cannelée sur laquelle fut déposée une couche épaisse de roseaux et de terre battue, afin d'atténuer l'échauffement rapide qu'aurait inévitablement amené l'action du soleil sur la toiture métallique. Les baraques, séparées les unes des autres par un intervalle de 15 mètres, furent orientées de façon à être enfilées directement par le vent régnant de l'est et l'ouest. Le pignon est présentait une porte et une fenêtre; le pignon ouest une porte seulement. Des sabords ménagés dans le mur du côté nord augmentaient encore la ventilation des cases. La rapidité avec laquelle fut décidée l'expédition des Nouvelles-Hébrides, fit que quarante-huit heures seulement furent accordées au Génie pour préparer les matériaux nécessaires au campement des troupes. Les charpentes seules et les tôles furent fournies; il fallut faire l'entourage avec du corail, fabriquer de la chaux en calcinant des coraux, battre le sol des cases, entourer le camp. Tout cela demanda un temps considérable, pendant lequel les hommes durent rester campés, les uns sous un hangar de la compagnie Néo-Calédonienne ouvert à tous les

vents, dont on se protégea tant bien que mal avec des toiles, les autres sous la vérandah d'une maison occupée par les officiers. Cet état de choses contribua évidemment à troubler l'état sanitaire des troupes et explique assez bien la rapidité avec laquelle l'impaludisme porta ses ravages dans le détachement.

Mallicolo. — Mallicolo ou Malicoula, situé entre 15° 45' et 16° 55' de latitude sud, par 165° 11' de longitude, est la plus grande des Hébrides après Espiritu-Santo. Cette île de forme allongée, dirigée du nord-ouest au sud-est est longue de 60 milles et a 150 milles environ de circuit. Beaucoup plus basse que les autres îles de l'Archipel, elle possède une chaîne centrale de faible altitude. L'île entière est couverte de belles forêts qui s'étendent jusqu'au rivage. Les côtes ouest et nord-ouest, généralement escarpées, ont été peu fréquentées. Sur la côte nord-est se trouve l'îlot d'Orumbau, siège d'une tribu importante bombardée en mai 1886 par l'aviso français *la Dives*. Ce fut à la suite de l'assassinat du colon français Joachim par les naturels de cette tribu, que l'on décida l'occupation des Nouvelles-Hébrides. Cet îlot, couvert de cocotiers, est séparé de la grande terre par quelques bancs de sables mouvants.

En descendant vers le sud, on trouve d'abord la rade ouverte de Port-Banam et enfin, près de la pointe sud-est, la rade très importante de Port-Sandwich sur le littoral de laquelle fut créé le second poste militaire. L'entrée de la rade, indiquée à l'est par une colline arrondie, le mont Assouk haut de 160 mètres, est relativement étroite; de chaque côté la côte est hérissée de récifs madréporiques. Ce port, où l'on se trouve à l'abri de tous les vents et que plusieurs navigateurs considèrent comme le plus sûr de l'archipel, a 3 milles 1/2 environ de longueur sur une largeur moyenne d'un mille. Port-Sandwich comprend la baie Aoné, où la plupart des navires jettent l'ancre, puis la

baie Raabo séparée de la précédente par une pointe sablonneuse nommée Pointe de l'Observatoire. En ce lieu se trouvent les comptoirs de la Compagnie de Néo-Calédonienne auxquels faisait suite le poste militaire en dedans de la pointe. La rade est terminée par la baie Naboung, au littoral marécageux, où se jette un ruisseau du même nom et la baie Arou ; cette dernière est formée par l'estuaire de la rivière Arou. Ces deux baies, peu profondes, ne sont accessibles qu'aux petites embarcations. La rivière Arou, dont la large embouchure est scindée en deux par un îlot de palétuviers, coule entre des rives basses et marécageuses, couvertes au loin de mangliers et de palétuviers. Son lit peu profond est souvent obstrué ; on a pu en remonter le cours l'espace de 3 milles environ. A l'ouest, diamétralement opposée à la pointe de l'observatoire, se trouve l'embouchure de la rivière Erskine. Ce ruisseau d'eau saumâtre, dont l'entrée est encombrée de plusieurs bancs de sable, coule entre deux rives assez élevées, garnies de fougères arborescentes, de bouraos, de milnéas et autres grands arbres. De chaque côté de l'embouchure s'étendent de vastes espaces marécageux, couverts de palétuviers. En résumé, le littoral de Port-Sandwich, en dedans de la pointe de l'observatoire et de la rivière Erskine, est généralement vaseux et garni de marécages étendus dans le voisinage des rivières.

Le camp de Port-Sandwich conçu sur le même plan que celui de Port-Havannah comprenait huit baraques et un vaste hangar où les hommes prenaient leurs repas. On donna à ces baraques une direction perpendiculaire au rivage : Cette disposition, donnée pour obéir à la symétrie, flattait assurément davantage le regard, mais n'était pas précisément conforme aux lois de l'hygiène qui eussent conseillé une orientation oblique, dans le sens des vents régnants. Les difficultés de l'installation furent autrement grandes qu'à Port-Havannah : l'emplace-

ment désigné pour le poste était occupé par la forêt vierge qu'il fallut tout d'abord défricher pour pouvoir y établir les premières baraques. Le sol, formé d'un humus épais reposant sur un fond sablonneux et madréporique, fut soigneusement recouvert d'une épaisse couche de sable, qu'il était facile de se procurer en abondance à la Pointe de l'Observatoire et le terrain fut déblayé dans une étendue de 250 mètres aux alentours du camp. Les parois des cases, qu'il eût été difficile de construire comme à Port-Havannah avec une maçonnerie de corail qu'il eût fallu extraire de la mer à marée basse, furent faites d'un treillis de bambous, garni intérieurement d'une couche de feuilles sèches de pandanus. Les tôles de la toiture, simplement posées sans être boulonnées sur la charpente, furent couvertes d'une épaisse couche de chaume et de terre, et sans doute pour éviter qu'elles ne tombassent, au lieu de déborder extérieurement, elles venaient s'appuyer à l'intérieur sur les parois de la case. Après le premier hivernage, quand la couverture en chaume eut été en partie détruite par les pluies, ces tôles, que rien ne fixait, furent promptement ébranlées par les tremblements de terre, si fréquents dans l'archipel. Elles s'écartèrent en laissant entre elles de larges intervalles, et l'eau des pluies, au lieu de s'écouler à l'extérieur, parvenant maintenant jusqu'aux tôles, venait se déverser le long des parois en feuilles. Il fallut, au bout de quelque temps, abandonner l'infirmerie et quelques cases; les baraques les moins endommagées durent abriter un nombre double et triple de soldats. Maintes fois les médecins réclamèrent contre cet état de choses : mais, comme l'occupation n'était que provisoire et qu'à chaque courrier, on annonçait le départ prochain, les réparations ne furent commencées que dans le second semestre de la deuxième année.

L'eau fut d'abord puisée à une aiguade voisine du camp;

mais ce petit cours d'eau, coulant sur un fond limoneux et souvent à sec, ne servit qu'au début de l'occupation. Un puits creusé dans le camp même fournit une eau abondante dont le niveau resta toujours le même. Cette eau limpide et d'un goût agréable ne put malheureusement être analysée, faute de réactifs; mais on n'en faisait usage qu'après l'avoir soigneusement filtrée.

De même qu'à Sandwich le sol est d'une admirable fertilité, un beau jardin près du poste fournit en toute saison des légumes variés. Sans doute la situation du poste de Mallicolo était encore moins bonne que celle de Port-Havannah; aussi l'état sanitaire laissa-t-il autant à désirer qu'en ce dernier poste. Mais le moral du troupier se soutint bien mieux à Port-Sandwich situé dans un site charmant, ombragé de grands arbres, entouré de belles forêts. Les indigènes, au lieu de nous éviter systématiquement ainsi que ceux de Vaté, visitaient volontiers le camp et nous apportaient des fruits, des porcs, du gibier qui venaient agréablement varier la nourriture trop uniforme de l'ordinaire, invariablement composé matin et soir de viande de mouton. Enfin la plage sablonneuse qui bordait le camp permit l'usage fréquent du bain, ce que l'on n'aurait su autoriser à Port-Havannah où les coraux auraient blessé les hommes en produisant des plaies toujours longues à guérir.

Sol. — Cours d'eau. — Dans les îles où existent des volcans actifs ou d'anciens cratères, les cendres et les scories volcaniques, les débris de coraux et la poussière des roches forment avec l'humus produit par la décomposition des feuilles et des plantes un sol rougeâtre et poreux, tandis que dans celles qui sont uniquement dues à un soulèvement de terrain, la couche madréporique qui formait le fond primitif s'est recouverte

d'une couche d'épaisseur variable d'humus gras et noirâtre, percé de nombreux affleurements coralliens.

A part le Jourdain dans la baie de Saint-Philippe, ou Vera-Cruz dans l'île d'Espiritu Santo, qui seul peut mériter ce nom, il n'y a pas de rivières aux Nouvelles-Hébrides. L'eau des pluies se précipitant en cascatelles sur le flanc des montagnes vient former à travers les plantations une série de ruisseaux qui se réunissent en constituant un cours d'eau plus important dans chaque vallée principale. Quelques-uns de ces ruisseaux, descendant de collines très proches du rivage, conservent leur cours impétueux jusqu'à leur embouchure et coulent claires et limpides sur un fond de corail, comme la Loë à Port-Havannah. Mais dans le plus grand nombre des cas, la rivière arrivée à la zone des basses terres perd son cours rapide, en coulant entre des rives basses et marécageuses : l'eau, passant sur un fond limoneux, se trouble et charrie des vases et des graviers, dont le dépôt forme à l'embouchure des bancs insalubres envahis par les palétuviers.

Règne végétal. — La végétation est d'une richesse inouïe, et ceux qui ont visité les mêmes sites comprennent l'enthousiasme de Forster et de Quiros disant qu'il n'y a pas de contrées si belles en Europe et que bien peu les égalent en Amérique. La forêt vierge, coupée seulement de quelques sentiers canaques étroits et sinueux, composée d'arbres aux troncs élancés, reliés entre eux par des lianes aux fleurs éclatantes, de fougères arborescentes, de lataniers, de bambous et de dracœnas au feuillage panaché s'étend jusqu'au rivage en une immense nappe de verdure dominée par les cîmes élégantes d'innombrables cocotiers qui s'étagent sans discontinuité depuis la mer jusqu'aux derniers sommets. Malheureusement cette belle végétation est remplacée en beaucoup de points par des four-

rés de roseaux dont la présence décèle un fond marécageux, et sur le littoral, surtout à l'embouchure des ruisseaux, par de tristes et fiévreux palétuviers.

Nous ne saurions examiner en détail la flore néo-hébridaise. Citons seulement parmi les végétaux qui servent à l'alimentation des naturels : l'igname et le taro (*arum esculentum*), dont les racines féculentes font la base de la nourriture indigène; le cocotier, plusieurs espèces de bananiers (*musa paradisiaca*); la canne à sucre, le papayer, une espèce de bigaradier, l'arbre à pain (*Artocarpus incisa*); le châtaignier canaque (*inocarpus edulis*), le pommier de Cythère (*Spondias dulcis*), l'amandier (*hedycaria* ?); plusieurs sortes de pandanus dont le spathe comestible est utilisé en temps de disette; l'eugenia jambos et une autre espèce d'eugenia, enfin une pipéritée, le piper methisticum de Forster dont les racines mâchées servent à fabriquer une boisson enivrante, le kava, actuellement moins répandu depuis que l'alcool sous toutes ses formes a été introduit dans les îles.

Parmi les essences utilisables par l'industrie, nous trouvons : le tamanou (*Calophyllum inophyllum*), le banian (*ficus religiosa*), le bourao (*hibiscus tiliaceus*); une autre espèce d'hibiscus donnant un bois précieux connu sous le nom de bois de rose; le bois de fer (*Casuarina equisetifolia*), le faux gaïac, le cohu, le minéa, l'antholoma de la famille des ébéniers; le santal aujourd'hui très rare; diverses espèces de dammara, guardenia, guettardia.

Les Nouvelles-Hébrides possèdent une flore vénéneuse dont il faut se méfier : le rhus atra dont la sève produit une vésication violente sur la peau qu'elle touche; le cerbera manghas, l'ochrosia elliptica, l'excœcaria atrox ; plusieurs sortes d'euphorbes et de strychnées, dont le suc sert à empoisonner les flèches; le barringtonia dont les noix broyées et jetées dans la mer endorment le poisson.

Règne animal. — La faune des Nouvelles-Hébrides est non moins pauvre que celle de la Nouvelle-Calédonie. Les seuls mammifères sont le cochon-cerf ou babiroussa que les naturels élèvent en grand nombre, une espèce de rats noirs qui pullulent et une grande chauve-souris frugivore, la roussette; les chiens, introduits par Cook sont aujourd'hui très répandus, et il n'est pas de tribu qui n'en possède une véritable meute.

Les oiseaux sont représentés par plusieurs espèces de perruches, des pigeons verts et notou, quelques variétés de tourterelles, quelques passereaux et des hirondelles; sur le rivage et dans les marais par des sarcelles, quelques échassiers et des martins-pêcheurs. On trouve dans les baies un gallinacé de la taille d'une forte poule, sorte de dindon nommé « Marao » par les indigènes, et près des tribus, dans un état de demi-domesticité, de nombreuses volailles de petite taille.

Les reptiles comptent plusieurs sortes de lézards, des geckos, une couleuvre inoffensive atteignant parfois de grandes dimensions et le serpent d'eau, hydrophis, très venimeux, mais peu redoutable à cause des faibles dimensions de sa gueule. On rencontre quelques petits scorpions grisâtres et d'innombrables araignées, mais on n'a pas constaté d'accidents dus à leur piqûre. Les moustiques sont bien moins nombreux qu'en Nouvelle-Calédonie et partant bien moins incommodes qu'en ce dernier pays.

La mer, très poissonneuse, contient quelques espèces toxicophores ou vulnérantes, les mêmes du reste qu'en Nouvelle-Calédonie. Citons seulement le diodon, le tétrodon, le scorpène, la mélette ou sardine vénéneuse, le lethrinus mambo, le sparus erythrinus signalé par Forster à Mallicolo où quelques hommes de l'équipage de Cook furent gravement indisposés après en avoir mangé.

Climatologie.

Aux Nouvelles-Hébrides comme dans tous les pays intertropicaux, l'année se partage en deux saisons : l'hivernage ou saison des pluies et des grandes chaleurs et la saison sèche relativement fraîche. La première commence en novembre et finit en avril, la deuxième comprend le reste de l'année. La transition de l'une à l'autre ne se fait pas brusquement, en sorte qu'on pourrait admettre deux saisons intermédiaires de très courte durée.

Les mois les plus chauds sont décembre, janvier et février; les plus frais, juillet, août et septembre.

Dans l'île d'Annatom, la plus méridionale de l'archipel, la température la plus basse que l'on ait observée, minimum de nuit, a été 15° et la plus élevée 35°. Dans l'île de Tanna, peu éloignée de la précédente et siège du volcan le plus actif des Hébrides, la température moyenne est 30° (Markham's cruise of the Rosario). Dans l'île d'Espiritu Santo, la plus au nord du groupe, on a vu au commencement d'octobre le thermomètre atteindre 37° à l'ombre.

Dans l'île de Sandwich, située dans la partie moyenne de l'archipel, pendant la saison fraîche, le minimum observé à 6 heures du matin a été 15° et le maximum à 2 heures de l'après-midi, 35° ; pendant la saison chaude le thermomètre descend rarement au-dessous de 26° et atteint dans la journée 37 et 38°.

La moyenne barométrique est 758 : c'est pendant l'hivernage

que le baromètre est le plus bas et c'est en juillet, août et septembre qu'il est le plus haut.

En général, le mercure monte par les vents alizés d'est-sud-est; il baisse par les autres vents, notamment par celui d'ouest.

En tous temps l'humidité est grande, et, si pendant l'hivernage les pluies torrentielles se succèdent presque sans interruption, dans la saison fraîche il pleut très fréquemment; il n'est même pas rare qu'il pleuve pendant toute cette saison dans les îles du nord. Les rosées très abondantes contribuent puissamment à l'insalubrité de l'archipel; tombant sur un sol riche en détritus organiques qui s'est échauffé durant le jour aux rayons d'un soleil ardent, elles provoquent ces fermentations dont les effluves empoisonnent l'atmosphère.

L'alizé d'est-sud-est est le vent régnant, mais le voisinage des terres en modifie sensiblement la direction, et des calmes souvent très longs règnent dans les canaux intermédiaires. Pendant la saison chaude, qui est aussi celle des calmes plats, il y a parfois de brusques sautes de vent et de violents orages: c'est l'époque des cyclones. C'est aussi pendant l'hivernage que les tremblements de terre qui secouent l'archipel pendant tout le cours de l'année sont le plus fréquents et le plus violents.

Population de l'Archipel. Caractères ethniques des Insulaires.— Cook, se basant sur le nombre des insulaires qui se trouvaient sur la plage à chacun de ses débarquements et sur le nombre des pirogues qui entouraient son navire, estime la population de l'archipel au chiffre de 200,000 âmes. Le chiffre donné par l'illustre navigateur est très exagéré : d'après une estimation due aux recherches des missionnaires anglais et des voyageurs qui ont depuis visité la plupart des îles, on peut évaluer à 35 ou 40,000 le nombre des indigènes néo-hébri-

dais; mais ce total est simplement approximatif, car beaucoup de points sont encore inexplorés. Les habitants sont de race papoue, mélangée de race polynésienne ou malaise. Suivant que ces derniers éléments sont plus abondants, le type est plus régulier et plus beau. Le type le plus inférieur (peau noire et fuligineuse, membres grêles, crâne très dolichocéphale, prognathisme très marqué, cheveux laineux et en toison emmêlée), existe surtout à Annatom, Erromango et Mallicolo. Dans cette dernière île, le crâne est encore allongé par la coutume de le déformer dès la naissance par l'application d'un lien circulaire. Le type le plus élevé se rencontre à Tanna, Sandwich, Aoba et sur certains points d'Espiritu Santo. Les hommes sont plus grands, plus alertes et leur intelligence plus ouverte : leur peau est luisante, de couleur brune plutôt que noire, la chevelure plus longue et frisée.

Les Néo-Hébridais sont anthropophages ; si l'anthropophagie est moins répandue qu'autrefois où, au dire des premiers missionnaires, non seulement on sacrifiait des victimes pour les dévorer, mais on allait encore jusqu'à faire un échange commercial des cadavres des membres de la tribu décédés, il n'en est pas moins certain que cette hideuse coutume est encore pratiquée dans la plupart des îles ; trop souvent les guerres de tribu à tribu n'ont d'autre motif réel que le désir de se procurer de la chair humaine.

Ce n'est pas la disette qui pousse les Néo-Hébridais à l'anthropophagie, puisqu'ils ne s'y livrent pas plus au temps de la famine qu'aux époques d'abondance ; ce n'est pas la haine ou la vengeance, puisque ce n'est pas seulement en guerre qu'ils satisfont leur horrible passion et qu'ils tuent sans hésiter le malheureux étranger égaré sans armes dans leur tribu, quand ils ont lieu de croire à l'impunité. Ce n'est pas la superstition comme le Néo-Zélandais et certaines tribus américaines et

asiatiques qui dévorent le cœur de l'ennemi tué pour acquérir les vertus et les qualités du défunt. Ce n'est pas non plus par un motif religieux ; le repas humain n'est précédé d'aucun rite et la victime n'est pas offerte en hommage à la divinité. Est-ce la privation d'aliments azotés et le besoin de varier une nourriture trop exclusivement végétale ? Nous ne le croyons pas. Le cannibalisme est chez les Canaques bien véritablement une affaire de goût et d'instinct : c'est uniquement l'effet d'un penchant vicieux et d'une dépravation morale. S'il est possible de chercher une excuse à une aussi épouvantable habitude, nous n'en voyons pas d'autre que la parfaite insouciance avec laquelle ces sauvages commettent un crime dont ils ne soupçonnent pas l'horreur et qui leur semble une action très légitime.

Le Néo-Hébridais est cruel et perfide; c'est alors qu'il médite le plus mauvais coup qu'il vous fait meilleure figure, et massacrer un homme dont il s'est approché en ami est pour lui de bonne guerre. La reconnaissance est une vertu qu'il ignore et le souvenir d'un bienfait ne l'arrête pas dans l'accomplissement d'un crime quand il trouve intérêt à le commettre.

Il est jaloux et vindicatif : trop faible ou ne pouvant pour le moment satisfaire sa vengeance, il attend patiemment l'occasion de laver l'affront qui lui a été fait, et c'est avec un raffinement d'hypocrisie et d'artifices qu'il tend le piège où tombera son ennemi. L'insouciance est un des traits principaux de sa physionomie morale : cette insouciance fait qu'il ne prend nul souci de l'avenir et que souvent l'abondance du moment fait place le lendemain au dénûment et à la misère. Par une étrange et absurde erreur, l'homme considère le travail comme déshonorant ; il est guerrier et se contente de porter sa sagaïe ou son arc. Aussi le travail est-il plus spécialement le partage des femmes ; ce sexe est avili et méprisé, et si les hommes prennent

part aux travaux de force, c'est que le temps et leur faiblesse ne permettent pas aux femmes de se charger de tout. Les Néo-Hébridais sont braves, mais nullement généreux, et la guerre est chez eux plutôt affaire de surprise que lutte franche. Insensibles et durs pour les maux des autres, ils ne le sont guère moins pour les leurs. Ils supportent leur mal avec une patience stoïque et voient venir la mort sans sourciller, vaquant jusqu'au dernier moment à leurs occupations habituelles. Très méfiants et dissimulés, ils mettent leurs soins à nous cacher leurs idées, leurs opinions et plusieurs de leurs usages. C'est à cette méfiance qu'est due sans doute cette coutume de bienséance qui fait qu'il est de politesse de passer devant quelqu'un et non de le faire passer devant soi et celle de s'asseoir en présence d'un chef, ce qui rend la possibilité de l'attaque évidemment moins prompte.

Ils sont doués d'une excellente mémoire et, si leurs connaissances ne sont pas très étendues, ils suppléent à cette ignorance par cette remarquable perspicacité que l'on a bien nommée le flair du sauvage. La civilisation viendra-t-elle modifier le tableau peu flatteur que nous venons de tracer ? Nous ne l'espérons guère. Le Canaque revenu dans son île après un séjour de plusieurs années au service des blancs est plus souvent pire qu'avant son départ, et c'est sans regret qu'il se remet à vivre de la vie primitive de ses compatriotes. Nous en avons vu un exemple frappant chez un jeune indigène de Mallicolo. Enlevé tout enfant par un recruteur et engagé à Nouméa au service d'un colon, il fut pour ainsi dire élevé à l'européenne et vint même en France accompagnant son maître dans un voyage; revenu dans sa tribu après une absence de près de dix ans, il adopta sans hésiter les habitudes de ses congénères, oubliant complètement les usages qu'il avait contractés et ne manifestant aucun regret d'être revenu à la vie sauvage.

Nous ne dirons rien du costume des naturels, qui varie un peu d'une île à l'autre; il défie toute description. Les Néo-Hébridais raffolent des couleurs voyantes : le rouge surtout excite leur enthousiasme. Ils ont l'habitude de se peindre le visage et une partie de la poitrine avec des matières colorantes délayées dans de l'huile de coco et qui sont ordinairement de couleur rouge, jaune, noire ou blanche. Cette parure bizarre est rehaussée par des panaches qu'ils se piquent dans la chevelure à l'aide d'un grossier peigne en bois et par des touffes d'une sorte de dracœna dont l'odeur forte et pénétrante paraît leur être autant agréable qu'elle est insupportable pour un Européen. Dans l'île de Tanna, les indigènes ont la singulière coutume de diviser leur chevelure en une infinité de petites mèches, enroulées chacune dans une fibre fine et flexible de graminée : ainsi coiffés, ils semblent avoir la tête garnie d'un paquet de cordelettes. Ce chef-d'œuvre demande un long temps pour le confectionner : aussi l'indigène ainsi paré en a-t-il pour toute sa vie. Dans quelques îles, à Sandwich particulièrement et dans les îles avoisinantes, la sous-cloison du nez est percée et reçoit un disque blanc de la dimension d'une pièce de cinquante centimes, fait avec un morceau de coquillage soigneusement limé et poli. Le lobule de l'oreille est allongé et percé d'un énorme trou, qui reçoit des ornements variés en écaille ou en bois, dont les dimensions graduellement augmentées, du moins dans les îles du Sud, dilatent l'ouverture primitive jusqu'à lui donner 3 ou 4 centimètres de diamètre. Le tatouage, quoique moins répandu que la coutume de se peindre le corps, est cependant assez fréquent et est pratiqué dans toutes les îles. Il consiste en de petites lignes bleues sur la face ou sur les membres : mais le plus souvent c'est un tatouage en relief. Il s'obtient au moyen de moxas faits avec un brin d'herbe sèche dont on pique une extrémité dans la peau et

qu'on fait brûler complètement en mettant le feu à l'autre bout. Les brûlures laissent autant de petites cicatrices rondes et gonflées, disposées de façon à figurer une feuille, un visage humain ou d'autres dessins. Des bracelets, des brassards en écaille, en bois, en coquillage ou faits avec des dents recourbées de cochons-cerfs, des colliers supportant une large écaille d'huître perlière, complètent la toilette du Néo-Hébridais.

Les travaux des champs incombent presqu'entièrement aux femmes : les hommes ne s'occupent guère des travaux de la terre qu'à l'époque de la plantation et de la récolte des ignames et des taros. Lorsque le sol est épuisé, ce qui arrive généralement après 3 ou 4 récoltes, car les naturels ignorent l'art des amendements, on fait choix d'un nouvel emplacement que l'on défriche très promptement en mettant le feu aux broussailles : l'espace ainsi dégagé est entouré d'une solide clôture de troncs d'arbres pour mettre les cultures à l'abri des ravages des porcs sauvages. Puis on procède à la plantation des ignames dont les tiges s'enrouleront autour des troncs calcinés ou seront soutenues à l'aide de ramilles habilement disposées. L'aspect d'une plantation en plein rapport rappelle assez bien celui d'un jardin maraîcher, et la première fois que l'on parcourt une de ces plantations, on ne la croirait certes pas l'œuvre d'une population sauvage. — Après l'agriculture, la pêche est la plus grande occupation des indigènes : ils déploient dans cet exercice une remarquable habileté et les hommes font preuve d'une rare dextérité en tuant le poisson à l'aide de flèches en roseau simples ou armées de trois dents. Ils se servent aussi d'hameçons et font usage, à l'embouchure des cours d'eau, après avoir établi un barrage, de la noix du Baringtonia, dont l'action engourdit le poisson. Les pirogues, mues à l'aide de pagaies, consistent en un tronc d'arbre creusé et effilé à ses deux extrémités, de 5 à 6 mètres de longueur, et

muni d'un balancier qui maintient l'équilibre. Le balancier est formé de deux perches, liées par une de leurs extrémités à l'un des bordages et unies par l'autre extrémité à un flotteur longitudinal.

Les indigènes font des étoffes grossières avec l'écorce de certains arbres, qu'ils aplatissent à coups de maillet, en feuilles minces. Avec des joncs effilés et les fibres extraites de la nervure médiane des feuilles du pandanus sont fabriquées des nattes, parfois très fines et colorées avec du curcuma ou teintes en rouge, comme dans l'île d'Aoba, avec une teinture végétale employée de façon à figurer des dessins originaux.

Le Néo-Hébridais ne se sépare jamais de ses armes, si petite que soit la distance qu'il ait à parcourir. Ce sont des casse-têtes de formes variées, des sagaies en bois de fer terminées par une pointe effilée ou garnies à leur extrémité d'un gros ossement ou de plusieurs rangées de petits os humains taillés en pointe. Les naturels sont très habiles à se servir de l'arc et décochent des flèches, les unes, simples roseaux affutés, les autres plus dangereuses, empoisonnées et terminées par une pointe d'os ou de bois très dur. Pour empoisonner les flèches, on en trempe l'extrémité dans les parties molles d'un cadavre en putréfaction ou on l'enduit de substances empruntées à une sorte d'enphorbe nommée toë et à la racine d'une strychnée grimpante, le loké des indigènes. Les expériences faites à plusieurs reprises avec ces flèches n'ont pas justifié l'excessive terreur que leurs piqûres inspirent aux indigènes. Elles sont surtout redoutables à cause du tétanos traumatique qui a été la conséquence des blessures qu'elles ont faites; mais au point de vue toxique, elles sont simplement suspectes.

La femme est considérée comme un être secondaire, dévolu au bon plaisir du maître; la condition matérielle qui lui est faite dans la société et le ménage est en rapport avec son infé-

riorité supposée. Elle n'a pas plus de droits à s'asseoir à la table du mari qu'à partager sa couche : aussi prend-elle ses repas à part avec les enfants et les autres femmes de la tribu et habite-t-elle une annexe du toit conjugal, si l'époux est assez riche pour se donner le luxe de deux corps de logis. Elle ne prend pas part aux danses des hommes, et, dans les réjouissances publiques, elle n'est admise qu'au dernier rang. De même que les femmes sont chargées de la majeure partie des travaux des champs, à elles aussi incombent tous les soins du ménage et la confection des nattes. Elles allaitent leurs enfants, trois ans en moyenne, quelquefois davantage : la venue d'un nouvel enfant n'amène pas un temps de répit dans leur dure existence : c'est seulement une peine de plus et un fardeau supplémentaire. On comprend facilement que dans ces conditions la femme Néo-Hébridaise redoute les charges de la maternité et que l'infanticide et l'avortement provoqué soient des pratiques trop communes.

Flétries de bonne heure, usées par un travail excessif, les femmes parviennent rarement à un grand âge. Pendant la période cataméniale, la femme se retire dans une case spéciale et est soigneusement évitée; de même pendant ses couches, elle se retire dans la même case et ne reprend ensuite sa place au foyer conjugal qu'après certaines purifications. L'accouchement se fait dans la position accroupie; nous n'avons pu obtenir aucun autre renseignement sur ce point.

Les Néo-Hébridais sont polygames et endogames. La polygamie est due d'une part à l'avilissement de la femme, dont le rôle est plutôt celui d'une esclave que celui d'une épouse; aussi l'indigène prend-il un nombre de femmes proportionné à l'étendue de ses champs et au rang qu'il occupe dans la tribu. A cette cause vient s'ajouter la coutume du lévirat qui veut que le frère épouse les veuves de son frère défunt et adopte ses

enfants. Cette pratique de la polygamie donne lieu parfois à d'étranges situations : c'est ainsi que le Rév. Steel cite le cas d'un polygame d'Aniwa qui comptait au nombre de ses femmes une mère et la fille qu'elle avait eue d'un premier lit. L'endogamie ou mariage dans la tribu est la règle générale; les fiançailles ont ordinairement lieu dès l'enfance et il n'y a guère que les chefs qui, pour contracter alliance avec une tribu voisine ou pour resserrer les liens d'une amitié déjà ancienne, épousent une fille ou une parente du chef de cette tribu. Le mariage ne donne lieu à aucune cérémonie, c'est plutôt un marché conclu entre le futur mari et la famille de la jeune fille qui est livrée par ses parents moyennant un tribut fixé d'avance. Dans l'île de Mallicolo, quand une femme se marie on lui arrache les deux incisives médianes de la mâchoire supérieure; c'est un usage que nous n'avons pas constaté dans les autres îles.

La naissance d'un fils, du moins quand il s'agit d'un fils de chef, est l'occasion d'une grande fête, à laquelle sont conviés parents et amis. La naissance d'une fille se passe en quelque sorte à la sourdine, et, quand le premier enfant n'est pas un mâle, cet évènement est plutôt considéré comme un malheur. Les enfants restent avec leurs mères jusqu'à l'époque de leur circoncision. Cette opération, pratiquée dans presque toute la Mélanésie, ne mérite pas à proprement parler le nom de circoncision : il serait plus juste de dire incision.

La circoncision se pratique généralement vers l'âge de 8 à 10 ans ; mais cette règle n'a rien de fixe. On attend qu'il y ait un nombre suffisant de jeunes garçons ; souvent même on leur adjoint les enfants d'une tribu voisine et amie.

L'opération est suivie de grandes réjouissances auxquelles les hommes seuls sont admis. A dater de ce moment, les jeunes gens cessent de vivre sous le même toit que leurs mères et

sont logés dans une case commune jusqu'à l'époque de leur mariage.

La mort et les funérailles sont l'occasion de scènes de deuil, dont l'importance aussi bien que la durée varie suivant la condition du défunt. Il est d'usage quand un chef meurt d'enterrer avec lui les plus précieux des objets qui lui appartenaient et dans certaines îles, à Tanna notamment, la femme principale est étranglée à la mort de son mari. Dans quelques îles, le commun du peuple est jeté à la mer, une pierre fixée au corps ; dans d'autres, on trouve de véritables cimetières où les cadavres sont déposés dans une fosse peu profonde, et recouverts de nattes et d'un peu de terre. La cérémonie des funérailles est précédée et suivie de lamentations longues et lugubres, auxquelles les femmes prennent une part importante : la plupart des hommes et les femmes se rasent la tête et se barbouillent le visage et une partie du corps de noir et de cendres en signe de deuil. Un grand festin, offert par la famille du défunt aux amis qui viennent le pleurer, est l'accompagnement obligé de toute cérémonie funèbre.

Lorsqu'il s'agit de la mort d'un enfant, pendant un certain nombre de nuits la mère ne cesse de pousser des hurlements, afin d'écarter les mauvais génies. La mort d'une femme est un évènement sans importance qui ne donne lieu à aucune cérémonie. Nous devons noter ici la singulière coutume observée à Mallicolo. Lorsqu'un guerrier meurt, sa chevelure est scalpée et le corps enfoui dans sa case, qui dès lors cesse d'être habitée, devient tabou, c'est-à-dire sacrée et est entourée d'un clayonnage de bambous auxquels sont suspendus des mâchoires de porcs et d'autres ornements. Au bout d'un temps dont nous n'avons pu apprendre la durée, le corps est exhumé et les ossements assemblés en ordre sont recouverts d'argile que l'on pétrit de façon à former une grossière statue qui doit repré-

senter le défunt. Le mannequin ainsi obtenu est peint de diverses couleurs et orné des insignes du mort : sur le chef on place la chevelure que l'on avait eu soin d'enlever avant l'ensevelissement. Dans une case spéciale, inaccessible aux profanes et située sur la place sacrée du village, sont déposées toutes les momies de la tribu, qui sont exhibées dans certaines occasions solennelles et sont l'objet d'un véritable culte.

Les Néo-Hébridais sont organisés en tribus formant autant de petites nations distinctes, soumises à un chef dont l'autorité s'étend parfois sur un certain nombre de villages voisins gouvernés par des chefs secondaires. La personne des chefs est sacrée et leur pouvoir très étendu. Quand un Canaque frappe un chef, il est condamné à mort, mais peut se racheter en payant une forte rançon. Quand un chef meurt sans laisser d'enfant mâle, c'est son frère qui lui succède dans ses fonctions; mais quand il y a un héritier direct et en bas-âge, l'oncle est simplement régent et jouit de tous les droits du défunt jusqu'à l'époque où le futur chef aura atteint sa majorité et amassé assez de richesses pour fêter son avènement à la chéferie. A Mallicolo, l'indigène qui va être intronisé chef se retire pendant deux lunes dans la case des ancêtres, vivant complètement séparé du reste de la tribu et ne sortant même pas pour prendre ses repas qui lui sont apportés et déposés à la porte de la case, sans qu'il soit permis de le voir. Les chefs subalternes, parents du grand chef, constituent l'aristocratie de la tribu et jouissent aussi de grands privilèges. Dans les circonstances importantes, ils sont réunis en conseil et l'affaire se traite et se décide en commun.

Quelles sont les croyances religieuses des Néo-Hébridais ? C'est un point que les recherches des missionnaires n'ont que très imparfaitement élucidé. Les naturels sont très réservés sur cette question et n'admettent guère la présence d'étrangers à

leurs cérémonies. On peut dire toutefois que le fond de leur religion est le culte des ancêtres. Ils croient à une vie future sans avoir cependant des idées bien arrêtées sur ce point : ils attribuent aux esprits des morts le pouvoir de gouverner les éléments et de causer les plus grandes calamités. Ces esprits, nommés Natématé, dans les îles du sud, sont malveillants et les indigènes leur font des offrandes et des sacrifices de porcs plutôt pour apaiser leur ressentiment que pour faire appel à leur protection. A côté de ces esprits se placent certains génies malins, dont l'image représentée par une igname, un oiseau ou d'autres sujets naïvement sculptés, est également l'objet d'un culte spécial. Les hommes sacrés ou prêtres sont sorciers et médecins : leur autorité est grande, et on croit qu'ils peuvent à volonté faire la pluie ou la sécheresse, guérir les maladies ou jeter un sort mortel. Dans chaque village, se trouve une place sacrée où seuls les hommes sont admis : cependant, dans quelques tribus de Sandwich, cette loi semble tomber en désuétude et les femmes passent sans crainte dans cet endroit où leur présence serait un arrêt de mort dans les îles du Nord. Sur cette place sont érigés un certain nombre de troncs d'arbres, creusés et grossièrement sculptés à leur sommet et sur les côtés; dans les cérémonies religieuses et dans certaines fêtes, les hommes en frappant avec un maillet sur ces instruments primitifs produisent une musique barbare qui accompagne les chants et les danses.

Pathologie

État sanitaire des troupes. — Quand on parcourt les rapports des médecins qui se sont succédé dans les deux postes de Port-Havannah et Port-Sandwich on est frappé du nombre de journées d'infirmerie fournies par les détachements. Cinquante jours après le débarquement des troupes, le Dr Davril signalait pour 112 hommes 1,210 journées d'hôpital. « Voilà 15 ans que je sers, ajouta-t-il, j'ai assisté à plusieurs épidémies de fièvre jaune, j'ai fait encore une période de service au Gabon et, nulle part, je n'ai vu atteindre en si peu de temps un chiffre aussi élevé. » Il n'est pas en effet un seul des soldats envoyés aux Nouvelles-Hébrides qui en soit revenu indemne, tous ont payé tribut à la malaria. Dans le cadre nosologique des Nouvelles-Hébrides, l'impaludisme domine la scène; les autres affections qui ont atteint le détachement occupent un plan tout à fait secondaire et, à part la dysenterie, du reste très bénigne, dont quelques hommes ont souffert, aucune n'a présenté de caractères sérieux qui doivent arrêter notre attention. Ainsi que nous venons de le voir dans la description sommaire que nous avons faite de l'archipel, les conditions habituelles du développement des maladies paludéennes se trouvent réunies aux Nouvelles-Hébrides: un sol poreux et meuble, riche en matières organiques végétales, doublé par un sous-sol volcanique très apte à emmagasiner la chaleur; une végétation puissante, désordonnée, ne contenant aucune de ces eucalyptées si abondantes dans les pays voisins, l'Australie et la

Nouvelle-Calédonie, où leur présence contribue à la salubrité du climat; des marécages nombreux, les uns, marais d'eau douce, formés par l'accumulation des eaux de pluie, les autres, en plus grand nombre, occupant une grande partie des régions littorales, marais mixtes couverts de mangliers et de palétuviers dont l'action est encore plus nocive. « Toutes les fois, dit Dutrouleau, que dans les marais salés on est arrivé à dédoubler les eaux, en détournant les cours d'eau douce ou en opposant une barrière à l'envahissement de l'eau salée, on a vu les fièvres s'arrêter; quand l'eau de mer domine beaucoup dans les eaux ainsi mélangées, les fièvres ne sévissent pas ; mais, dès que la proportion des eaux se balance, elles prennent une grande violence et ne diminuent que quand on ne constate plus d'eau salée. Le mélange d'eau douce et d'eau salée peut donc être considéré comme la cause de l'intensité des foyers palustres dans nos colonies insalubres des tropiques, car partout il se fait à découvert ou s'opère profondément par la présence des alluvions marines : partout aussi où il existe en proportions suffisantes, le palétuvier végète, devient caractéristique de la salure et de l'insalubrité du sol ». A ces causes viennent s'ajouter une humidité constante et une température élevée.

Le débarquement des troupes à Port-Havannah eut lieu le 6 juin : le 9, un premier malade s'alitait et à la date du 4 juillet, c'est-à-dire moins d'un mois après leur arrivée, sur les 112 hommes qui composaient le détachement, il y en avait eu 105 atteints de fièvre. L'effectif des troupes fut successivement réduit et, dans le premier trimestre de l'année 1887, il ne comprenait plus que 51 hommes. De ces 51 soldats, 2 eurent leur 1er accès le 9^{e} jour après leur arrivée, 2 le 10^{e}, 2 le 11^{e}, 6 le 12^{e}, 5 le 13^{e}, 5 le 14^{e}, 5 le 15^{e}, 12 du 15^{e} au 20^{e} jours, 5 du 20 au 25^{e} jours; 9 seulement dépassent cette date. Dans cette

nomenclature nous ne faisons pas entrer les officiers et sous-officiers qui, moins exposés que les troupiers, purent bénéficier pendant un temps plus long d'une immunité relative. En moyenne, le 1er accès s'est donc déclaré après un séjour de 15 jours environ. — Dans la majorité des cas les symptômes suivants ont signalé le 1er accès : céphalalgie violente au début, rachialgie, brisement des membres, parfois crampes intolérables dans les muscles de la jambe; chez quelques-uns, légers symptômes cérébraux, agitation, insomnie, embarras de la parole, tremblement des lèvres, un peu de dilatation des pupilles. Catarrhe gastrique très accusé; souvent dès le début de l'accès, véritables débâcles biliaires, vomissements, selles répétées. Foie et rate congestionnés : certains malades conservèrent un point douloureux au niveau de ce dernier organe dans l'intervalle des accès. Quelques-uns ont présenté des symptômes typhiques, un peu de prostation, épistaxis, gargouillement dans la fosse iliaque droite : mais ces symptômes ont toujours été trop peu accentués pour justifier un diagnostic plus sévère. D'autres ont présenté des signes de congestion cérébrale et pulmonaire, trismus, convulsions toniques et cloniques, anxiété respiratoire qui ont promptement cédé aux injections quininées aidées de révulsifs.

Dès le 1er jour, la température atteignait 39°5 et 40°; rarement elle est montée à 41°. Cet état pyrétique avec exaspération vespérale ou nocturne durait en moyenne 6 à 7 jours; puis la température revenait à la normale. En somme, ce 1er accès constituait une véritable fièvre d'acclimatement. Ce qui a toujours frappé dans ces premières manifestations de l'infection palustre, c'est la profonde débilitation des hommes qui n'avaient encore payé qu'un léger tribut au climat. A la suite du 1er accès, on les voit déjà pâles, l'anémie se manifeste presque immédiatement, l'appétit est long à revenir, les forces restent languis-

santes. Ils ont été malades pendant 6 à 7 jours à peine et ils se traînent péniblement comme des gens qui relèveraient d'une longue maladie.

Le deuxième accès s'est produit en moyenne sept à huit jours après la première atteinte et l'intermittence fut généralement réglée au septenaire : la fièvre reparaissait parfois tous les quinze jours, mais le plus souvent tous les sept ou huit jours. Pendant ces accès, les malades ont présenté les symptômes signalés au début, mais amoindris : l'embarras gastrique surtout était en général beaucoup moins accentué. L'accès annoncé par un malaise général, de l'inappétence, éclatait en général dans l'après-midi, de deux heures à quatre heures, quelquefois pendant la nuit, et le thermomètre montait rapidement à 39°, 40°. Le plus souvent il y avait une série d'accès quotidiens, avec apyrexie dans la matinée, durant une moyenne de trois ou quatre jours. Les trois stades classiques de la fièvre intermittente ont rarement fait défaut. Nous devons pourtant dire que chez un certain nombre de malades, le stade de froid était à peine marqué; chez d'autres, au contraire, il était très intense et de longue durée. Mais toujours les sueurs ont été copieuses et constituaient un phénomène de déperdition qui explique assez bien la rapidité de l'anémie que nous avons signalée.

Un seul accès franchement pernicieux, fièvre bilieuse comateuse, a été constaté pendant tout le temps de l'occupation. Nous en empruntons l'observation au docteur Davril :

Lafforgue, soldat d'infanterie de marine (première colonie), a été traité pour fièvre du 28 au 30 juin 1886, n'a présenté à cette époque aucun symptôme qui mérite d'être signalé : fièvre quotidienne très bénigne et léger embarras gastrique. Rentré de nouveau à l'ambulance le 11 juillet : la fièvre lui est revenue, dit-il, depuis le 6 : pas de selles depuis quatre jours;

langue sale, coliques, céphalalgie, douleurs lombaires. Température 37°.

Tilleul, bouillon, sulfate de soude 40 grammes.

Le soir, température : 37°4; a été largement purgé, sulfate de quinine 75 centigr.

Dès six heures, le malade vomit sa quinine; à la suite de ce vomissement est survenue une demi-syncope suivie de symptômes cérébraux. Il balbutie et répond aux questions qu'on lui pose sans aucune suite d'idées et marmotte sans cesse la même phrase. Il a un tic nerveux : contraction des zygomatiques et du releveur de l'aile du nez et de la lèvre supérieure. Face très pâle, pupilles d'abord très dilatées, puis fortement contractées, trismus très accentué. On a la plus grande peine à lui desserrer les dents et à glisser entre elles une cuiller.

Tendance croissante au coma.

Injection de 30 centigr. de sulfate de quinine.

Lavement séné et sulfate de soude; révulsifs aux extrémités promenés pendant plus de quatre heures. Dès qu'il ne sent plus les sinapismes, il retombe dans le coma; leur action ne parvient même pas à l'en retirer complètement. Tendance syncopale aux moindres mouvements; écume aux lèvres. Dès 11 heures, nouvelle injection de sulfate de quinine. Un vésicatoire à la nuque est appliqué vers minuit. En dehors des moments où la syncope tend à se produire, le pouls est assez régulier, à 92, un peu petit ; les battements du cœur réguliers aussi; respiration normale. A une heure les mêmes symptômes persistent; trismus, contracture grimaçante de la face, pupilles très serrées.

12 juillet : Même état; température 39°6. Le malade qui a vomi un peu de bile vers 3 heures du matin a encore un vomissement bilieux à huit heures.

Injection de 30 centigr. de sulfate de quinine. Le malade

essaie d'uriner sans résultat; frictions vinaigrées générales. Après la friction sur les reins il rend une urine très bilieuse.

Lavement purgatif et sulfate de soude rendus avec un peu de bile; quelques instants après, vomissements bilieux peu abondants. Quelques cuillerées de thé sont ingérées et amènent encore quelques gorgées de bile. Puis un véritable vomissement bilieux; le pouls se maintient, les battements du cœur sont toujours réguliers. Mais les symptômes cérébraux ne se sont guère amendés; toujours du trismus, le tic facial est moins fréquent. Les réponses sont incohérentes; il faut écarter légèrement les dents pour qu'il avale; les mouvements de déglutition sont lents et difficiles.

Une potion avec deux grammes d'extrait de quinquina est prise presque en entier, quoiqu'avec beaucoup de peine. Soir : température 38,6. A 5 heures, injection de 30 centigr. de sulfate de quinine. Application de deux petits vésicatoires aux tempes.

13 juillet : Le matin à six heures, une selle bilieuse; a été sous lui pendant la nuit, a uriné un peu en allant à la selle. Le trismus a un peu diminué : le malade réussit à tirer difficilement la langue, qui est moins jaune et plus humide; pupilles moins contractées. Il ouvre les yeux plus facilement quand on lui parle, mais ne répond pas. Depuis le début des symptômes pernicieux, grande résolution des membres, le bras soulevé retombe lourdement; il faut porter le malade quand il va à la selle. Maintenant le tic facial est de plus en plus rare; le pouls se maintient, battements du cœur toujours réguliers. Respiration normale. Un peu de congestion du foie. Température : 38°2.

Injection de $0^{gr}30$ de sulfate de quinine. Lavement séné et sulfate de soude. Potion : extrait de quinquina 2 grammes, alcool 40 grammes, vin sucré 100 grammes, bouillon, frictions vinaigrées, badigeonnage iodé à la région hépatique.

Dans l'après-midi, la résolution des membres est moindre ;

le malade remue quelquefois les bras et les étend de côté et d'autre. Son attention paraît éveillée par les objets qui l'entourent, le regard a plus d'expression, mais il ne fait aucun mouvement précis. Si on lui demande de porter la main sur un point désigné, il hésite et accomplit un mouvement quelconque; aux questions qu'on lui pose, il répond invariablement par un oui répété. On ne provoque aisément qu'un mouvement d'abaissement de la mâchoire inférieure; encore faut-il l'indiquer en glissant l'ongle entre les dents : si alors on lui dit de tirer la langue, il obéit. Jusqu'ici la sensibilité était très émoussée, on pouvait le pincer sans qu'il s'en rendît compte : la même action détermine maintenant un mouvement réflexe. Quatre ou cinq selles à la suite du lavement purgatif. Rend un peu de bile, cherche à uriner sans résultat, même après des frictions vinaigrées sur les reins, peut prendre du thé par cuillerées à différentes reprises, prend sa potion tonique avec un peu de répugnance. Transpiration impossible à obtenir malgré les frictions, le malade se découvrant à tout instant.

Le soir, injection de 15 centigr. de sulfate de quinine. Température 38°6. Vers 9 heures, le malade émet une urine très bilieuse et une plus petite quantité dans la nuit. Pansement des vésicatoires aux tempes : application d'un vésicatoire à la nuque au-dessous du premier.

Quelques mots me prouvent que le malade se rend compte de son état. Dans la nuit, il appelle plusieurs fois pour demander à boire.

14 juillet : Ce matin, il s'exprime assez facilement et se plaint de la soif. Aucune douleur au niveau du foie et de la rate. La langue est un peu moins sale, le pouls est bon, la température à 37°4.

Rien au cœur, respiration normale.

Tilleul nitré à 2 grammes, injection de 25 centigr. de sulfate

de quinine, bouillon froid à prendre par cuillerées avec un peu de vin, potion au quinquina avec 30 grammes d'alcool, un lavement huileux dans la journée.

Soir : température, 37°4. Très faible, mais les idées sont nettes maintenant. A uriné une fois, pas de selles, pas de nausées, très altéré, rend un peu de bile avec le lavement.

15 juillet : A uriné ce matin, urines plus claires; toujours faible, céphalalgie, pas de fièvre : température 36°2, pouls bon. Se plaint d'une courbature générale; les jambes sont meilleures cependant : le malade peut se tenir debout sans être soutenu. Teinte subictérique; la région hépatique est sensible à la pression; un peu de congestion du foie. Langue sale, jaune noirâtre, un peu sèche; pas de selles.

Tisane vineuse nitrée à 2 grammes, bouillon froid et vin, potion tonique, badigeonnage iodé à la région hépatique, lavement huileux.

Température à une heure de l'après-midi 37°2; à cinq heures 37°4.

Lavement rendu avec un peu de bile. Urines plus abondantes. Injection de 15 centigr. de sulfate de quinine.

16 juillet : Le malade a bien reposé, a uriné une fois. Toujours faible, légère céphalalgie. L'œil est meilleur, la langue moins sale, le foie toujours sensible à la pression, pas de coliques, pas de nausées. Température 36°2. A pris du chocolat à l'eau avec plaisir. Eau vineuse, bouillon, potion tonique, badigeonnage iodé, pansement du vésicatoire, lavement huileux.

Soir : température à trois heures 36°2; à six heures 36°8.

17 juillet : Pas de selles. Langue toujours un peu sale, foie moins sensible, a uriné deux fois. Température 36°.

Même régime. Mêmes prescriptions.

Est allé seul au jardin. Pas de selles, quelques mucosités seulement.

Soir : Température 36°4. Extrémités froides.

18 juillet : Le foie ce matin n'est plus sensible; la langue est propre. Le malade se sent appétit. Température 36°6. Les piqûres de Pravaz ont été très rapprochées et malgré le faible degré de solution de quinine employée (15 centigr. pour un gramme), il en résulte deux abcès en voie de formation aux régions pectorales. Même régime. Mêmes prescriptions. Cataplasme arrosé d'eau blanche. Soir : température 36°6.

19 juillet : Le mieux s'accentue; le malade, quoique faible, se promène un peu. 3 selles, urines normales. Température 36°6. Soir : 36°8. A dater de ce jour, la température a oscillé de 36°4 à 36°8. Le malade est notablement amaigri, pâle, anémié. Il a quelquefois un peu de diarrhée : les abcès n'ont pas abouti et la tumeur initiale s'est résorbée peu à peu.

A partir du 25, un peu d'œdème de la face : le foie est légèrement congestionné et sensible à la pression.

Le 27 : la température remonte à 37°6. Sulfate de quinine 75 centigr. Badigeonnage iodé. Les toniques sont continués.

Le 28 et le 29 : Même mouvemeut fébrile dans la soirée. Sulfate de quinine 25 centigr. Le malade est embarqué comme convalescent sur la *Dives* à destination de Nouméa.

En résumé, la malaria ne se présente pas aux Nouvelles-Hébrides avec ces formes graves qui sévissent dans d'autres colonies. Les fièvres compliquées y sont rares; à part l'accès dont nous venons de relater l'observation et quelques autres à symptômes typhiques et cérébraux, qui sont en réalité des accès pernicieux avortés, ce sont des accès à forme aiguë, franche. Mais ce qu'il y a de frappant dans l'impaludisme aux Nouvelles-Hébrides, c'est la promptitude avec laquelle sont atteints tous les Européens sans exception, après un séjour très court, et l'anémie rapide et profonde qui suit la première atteinte, anémie qui eût entraîné de graves conséquences si

l'on n'avait eu soin de relever fréquemment les hommes dont le séjour aux Hébrides n'excéda pas en moyenne 6 mois. C'est aussi la ténacité de l'intoxication palustre résistant au traitement longtemps continué par le sulfate de quinine et au changement de climat.

Hygiène et maladies des naturels. — Nous terminerons en énumérant les principales affections que nous avons pu constater chez les indigènes. Mais d'abord jetons un rapide coup d'œil sur l'hygiène des naturels. Nous savons déjà une partie des influences physiques auxquelles ils sont soumis, c'est-à-dire les conditions climatériques. Hommes et femmes sont complètement nus, car nous ne saurions appliquer le nom de vêtement au trop simple ornement avec lequel ils ont la prétention de voiler leur nudité; encore cet ornement fait-il défaut chez les enfants des deux sexes jusqu'à leur puberté.

Bien que les Canaques soient d'habiles nageurs et se mettent volontiers à l'eau, et cela sans aucun souci des refroidissements auxquels ils s'exposent en se baignant après un exercice violent, le corps ruisselant de sueur, leur malpropreté est extrême et encore augmentée par les mélanges colorés avec lesquels ils se peignent le visage et une partie du corps. Leur chevelure embroussaillée abrite d'innombrables vermines dont ils se débarrassent de temps à autre en se saupoudrant la tête de chaux vive, mesure de propreté bien souvent prise d'ailleurs par coquetterie pour donner aux cheveux une coloration blonde rousse.

L'alimentation est presque exclusivement végétale, féculente ou sucrée; nous devons noter le défaut complet d'assaisonnement. L'usage du sel est inconnu et ce condiment n'est fourni que par les mollusques et les crustacés très nombreux dans les coraux du rivage, d'où les indigènes savent les retirer avec

une adresse remarquable. Les porcs et les volailles sont très abondants; mais ces dernières ne sont guère utilisées que pour leurs plumes qui servent à fabriquer des aigrettes. Les porcs, dont le nombre indique la puissance et la richesse du propriétaire, sont sacrifiés en grand nombre à l'occasion de certaines fêtes, pendant lesquelles règne une débauche générale de nourriture; en dehors de ces époques, la chair du porc n'entre pas dans la nourriture habituelle des indigènes. Grâce à leur paresse et à leur imprévoyance, ils sont souvent en proie aux privations et à la disette.

Les logements sont composés d'une simple charpente rectangulaire soutenant une toiture inclinée jusqu'à terre, imperméable à l'air et formée de feuilles de pandanus très serrées les unes contre les autres et maintenues à l'intérieur par un grand nombre de traverses horizontales. Une porte étroite, très basse, insuffisante à l'aération et fermée pendant la nuit par des nattes étendues ou de grosses planches, donne accès dans la case. Un feu toujours entretenu sur un foyer de pierres plates brûle au milieu de la hutte, et la fumée accumulée au plafond s'échappe difficilement par les fissures du toit et rend l'air irrespirable pour tout autre que les naturels habitués à vivre dans ce milieu. Ces cases ne sont pas seulement mal aérées, enfumées, elles sont encore trop souvent encombrées et par conséquent empestées. Point n'est besoin d'ajouter que le Canaque ne prend nul souci des détritus et des immondices amoncelés au voisinage des cases : les porcs, très nombreux dans les villages, sont seuls chargés d'y entretenir une propreté relative.

Etant données la nudité des indigènes et l'imprudence avec laquelle ils s'exposent aux brusques refroidissements, on comprend que les maladies de l'appareil respiratoire doivent être très répandues. Les laryngites et les bronchites sont très

communes; cette dernière affection surtout frappe une bonne partie de la population pendant les mois les plus froids de la saison sèche, juin, juillet et août. Les bronchites sont extrêmement tenaces et leur guérison est difficile, par suite de la persistance des causes qui les ont produites : aussi deviennent-elles facilement chroniques et il est nombre d'indigènes qui, dès la fin de l'hivernage, sont pris d'une toux opiniâtre dont les accès ne diminuent et ne prennent fin qu'au commencement de la saison chaude pour reparaître dès les premiers jours frais.

Une maladie qui fait de nombreuses victimes est la phtisie pulmonaire. La tuberculose existait-elle avant l'arrivée des blancs? C'est ce que nous ne saurions dire. Les premiers navigateurs, Forster qui signale un certain nombre d'affections chez les indigènes, n'en font pas mention. Est-elle le résultat de la contagion apportée par les étrangers? Nous pencherions à le croire. Parmi les Néo-Hébridais, amenés à Nouméa par les recruteurs, la phtisie fait de grands ravages; chaque année, un grand nombre de ces malheureux viennent mourir à l'hôpital ou au dispensaire de la baie de l'Orphelinat. Cette fréquence de la tuberculose, si commune chez les Canaques employés au service des blancs, nous ne l'avons plus retrouvée en parcourant les tribus sauvages, et la majeure partie de ceux qui étaient atteints de phtisie étaient des Canaques rapatriés, venant du Queensland, des Fidji ou de Nouvelle-Calédonie. Le climat des Nouvelles-Hébrides a-t-il sur la marche de la tuberculose cette influence néfaste que plusieurs auteurs ont attribuée au climat de Tahiti? Nous ne pouvons le dire. Il n'y a pas eu de tuberculeux parmi les soldats des détachements de Sandwich et Mallicolo durant notre séjour aux Hébrides, et les observations recueillies chez les naturels sont insuffisantes pour nous permettre d'établir une opinion. Les phtisies que

nous avons constatées étaient lentes, torpides : nous n'en avons pas rencontré à forme galopante. Ainsi que nous le disons plus haut, la plupart des phtisiques avaient fait un séjour hors de leur pays. Nous n'avons pas rencontré d'enfants tuberculeux : en général les malades étaient d'âge adulte. La bronchite chronique est une affection plus commune dans un âge avancé. Les indigènes en proie à la phtisie ne prennent aucun soin pour lutter contre la terrible maladie et trop souvent, par leurs imprudences, hâtent encore le dénouement fatal.

Les flux intestinaux, la diarrhée, sont fréquents, surtout pendant l'hivernage ou bien quand les vivres font défaut, lorsque la faim les oblige à faire ventre de tout et à manger pour ainsi dire tout ce qui leur tombe sous la main.

Il en est de même des catarrhes gastriques que les naturels combattent ainsi que la diarrhée par l'usage de l'eau de mer.

Nous ne saurions dire si la dysenterie est fréquente ; en tous cas cette affection est assez commune chez les Canaques engagés.

Nous n'avons pas constaté un seul cas de fièvre éruptive. En 1853, la variole, introduite par un navire recruteur, ravagea les îles du sud. Les malheureux, en proie à d'intolérables ardeurs, se précipitaient à l'eau dans l'espoir d'alléger leurs souffrances et provoquaient ainsi de graves accidents auxquels ils ne tardaient pas à succomber.

Les Néo-Hébridais ne sont pas indemnes des atteintes du paludisme. De même que tous les gens de race noire, ils jouissent d'une immunité relative et l'assuétude leur permet de vivre en des foyers malariens qui seraient redoutables à d'autres races. Mais déplacés, simplement transportés d'une île dans une autre, ils subissent l'atteinte palustre bien qu'à un degré cependant beaucoup plus faible que les Européens.

De même que les Canaques de Nouvelle-Calédonie, les Néo-

Hébridais ont un penchant très prononcé pour les boissons alcooliques. Ce n'est pas qu'ils aiment l'eau-de-vie; son ingestion paraît même leur être pénible; mais c'est pour l'ivresse qui en est la conséquence qu'ils absorbent ce liquide, et, quand l'occasion s'en présente, ils s'enivrent jusqu'au plus complet abrutissement. Ce vice est heureusement fort restreint; la difficulté de se procurer de l'alcool que les traitants leur vendent à un prix très élevé sera longtemps encore un obstacle au développement de l'alcoolisme. Autrefois l'usage du kava était très répandu : actuellement les buveurs de kava sont beaucoup moins nombreux. Ce breuvage âcre, de coloration verdâtre, extrait par mastication des racines du piper methisticum, produit un effet narcotique et l'assoupissement. Les indigènes qui en font un usage constant et immodéré ne tardent pas à voir leur corps couvert d'une sorte d'Ichtyose et finissent pas succomber dans le marasme le plus complet.

Les scrofules sont très répandues. La prédominence du système lymphatique, qui est générale chez tous les insulaires, les prédispose à des engorgements ganglionnaires, à des adénites qui suppureut facilement. Il est peu de naturels qui ne soient porteurs de cicatrices dues à la scrofulose.

Les affections qui ont pour siège l'enveloppe cutanée sont extrêmement répandues et très variées; ces maladies, auxquelles les exposent leur nudité et leur malpropreté et aussi probablement une prédisposition innée, ont toujours frappé les navigateurs qui ont visité l'archipel. Cook, Forster trouvent la population malsaine et Bougainville flétrit l'île d'Aoba du nom d'Ile des Lépreux.

En premier lieu se place le tonga, maladie voisine de l'yaws et du pian, signalée par Forster dans le passage suivant : « En examinant cette terrible maladie, j'ai observé sur la peau, des élévations rondes ou oblongues, couleur de pourpre, de la

grandeur d'un écu; quelques-unes paraissaient pourries en partie et, en tombant, elles s'étaient converties en un ulcère rempli de fongosités rouges». Cette maladie a été bien étudiée en Nouvelle-Calédonie par le Dr de Rochas. Aux Nouvelles-Hébrides, elle présente des manifestations identiques : aussi ne saurions-nous mieux faire que d'en emprunter la description à cet auteur. Le tonga se développe, chez les enfants, dans toutes les parties du corps, mais de préférence au visage et surtout aux lèvres, au pourtour de l'anus et aux parties génitales; on le voit moins souvent à la commissure des orteils et des doigts. Des démangeaisons, du malaise, de la rachialgie annoncent l'invasion du mal; puis apparaissent des élevures, formant de larges papules, rondes ou oblongues, peu saillantes, dépourvues d'épiderme, rouges et suintant un liquide séreux qui se concrète et forme une pellicule jaune, épaisse, parcheminée; cette pellicule recouvre une surface rouge vif, granulée. Tout autour, la peau est saine, non indurée. La papule s'étend en surface, soit d'elle-même, soit en se confondant avec les voisines, et peut atteindre les dimensions d'une pièce de cinq francs; en même temps elle augmente en hauteur et parfois, au lieu de s'étendre en surface, elle croît uniquement en hauteur, jusqu'à un centimètre, en prenant une apparence framboisée. Ces plaques finissent par s'ulcérer et les ulcérations ont toujours des bords en bourrelet. Quand il n'y a pas ulcération, une cicatrice très superficielle occupe la place de la plaque; les ulcérations laissent au contraire des cicatrices profondes, difformes, semblables à des brûlures profondes. Chez l'adolescent et l'adulte, les plaques, moins confluentes que chez l'enfant, se développent d'ordinaire à la plante des pieds où elles forment des clapiers purulents. La marche de l'affection est essentiellement chronique : au fur et à mesure que des plaques guérissent d'un côté, il s'en développe d'autres ailleurs. La

maladie peut durer un an, quelquefois elle se borne à quelques mois. La récidive n'est pas rare.

Quelques auteurs ont voulu voir dans le tonga une manifestation de la syphilis; mais ici le traitement mercuriel et l'iodure de potassium n'ont pas eu d'efficacité. On peut du reste trouver en même temps que le tonga des syphilides en d'autres points du corps, et il n'est pas rare de rencontrer chez les Canaques au service des blancs des malades porteurs de plaques muqueuses et présentant en même temps des ulcérations de tonga aux pieds. D'autres ont considéré le tonga comme un ulcère scrofuleux ; mais il est inoculable et contagieux. Il est assez fréquent toutefois de le voir associé à la scrofule.

Les autres maladies de la peau que nous avons rencontrées sont le psoriasis, l'ecthyma qui est très répandu et siège ordinairement aux cuisses et aux fesses, l'impetigo, l'eczéma aigu et chronique, une variété de pityriasis qui a son siège à la partie supérieure du dos. Le développement de ces affections, confondues par les naturels sous la même dénomination que le tonga, est favorisé par la saleté et l'incurie des malades qui n'en prennent aucun soin ou appliquent sur leurs ulcères des remèdes plus souvent nuisibles qu'utiles.

Nous avons eu l'occasion de voir à Mallicolo un beau cas d'albinisme analogue à ceux observés en Nouvelle-Calédonie. Les cheveux et la barbe étaient blonds ; la pupille noire et l'iris bleu. La peau d'un blanc terne, sale, était couverte d'une sorte d'ichtyose caractérisée par de larges écailles épidermiques grisâtres, disséminées sur tout le corps.

L'éléphantiasis des Arabes se rencontre également, mais il est beaucoup moins fréquent que dans le petit archipel voisin des Loyalty. Le seul cas vraiment remarquable que nous ayons vu est celui d'une femme de Mallicolo, chez laquelle les jambes et les cuisses avaient atteint un volume monstrueux. Cette

femme ne paraissait pas d'ailleurs très gênée par son infirmité et vaquait aux travaux communs avec les autres femmes de la tribu.

Les hydrocèles sont une affection très commune. Il en est de même des maladies des yeux. Les blépharites et les ophtalmies scrofuleuses affectent souvent les enfants diathésés. Les conjonctivites et les blépharites, communes chez l'adulte, peuvent être attribuées à l'action de la fumée qui se dégage du feu soigneusement entretenu pendant la nuit dans l'intérieur des cases et peut-être aussi à la mauvaise habitude de passer une partie de la nuit en plein air quand la température de la case est trop élevée. Nous n'avons rencontré que deux aveugles : ces malades âgés étaient atteints de cataracte.

Vu : *le Doyen,*
A. PITRES.

Vu, bon a imprimer :
Bordeaux, le 31 janvier 1889.
Le Président de la thèse,
G. MORACHE.

Vu et permis d'imprimer :
Bordeaux, le 1er février 1889.
Le Recteur,
H. OUVRÉ.

13,133. — Bordeaux, Ve Cadoret, impr., rue Montméjan, 17.